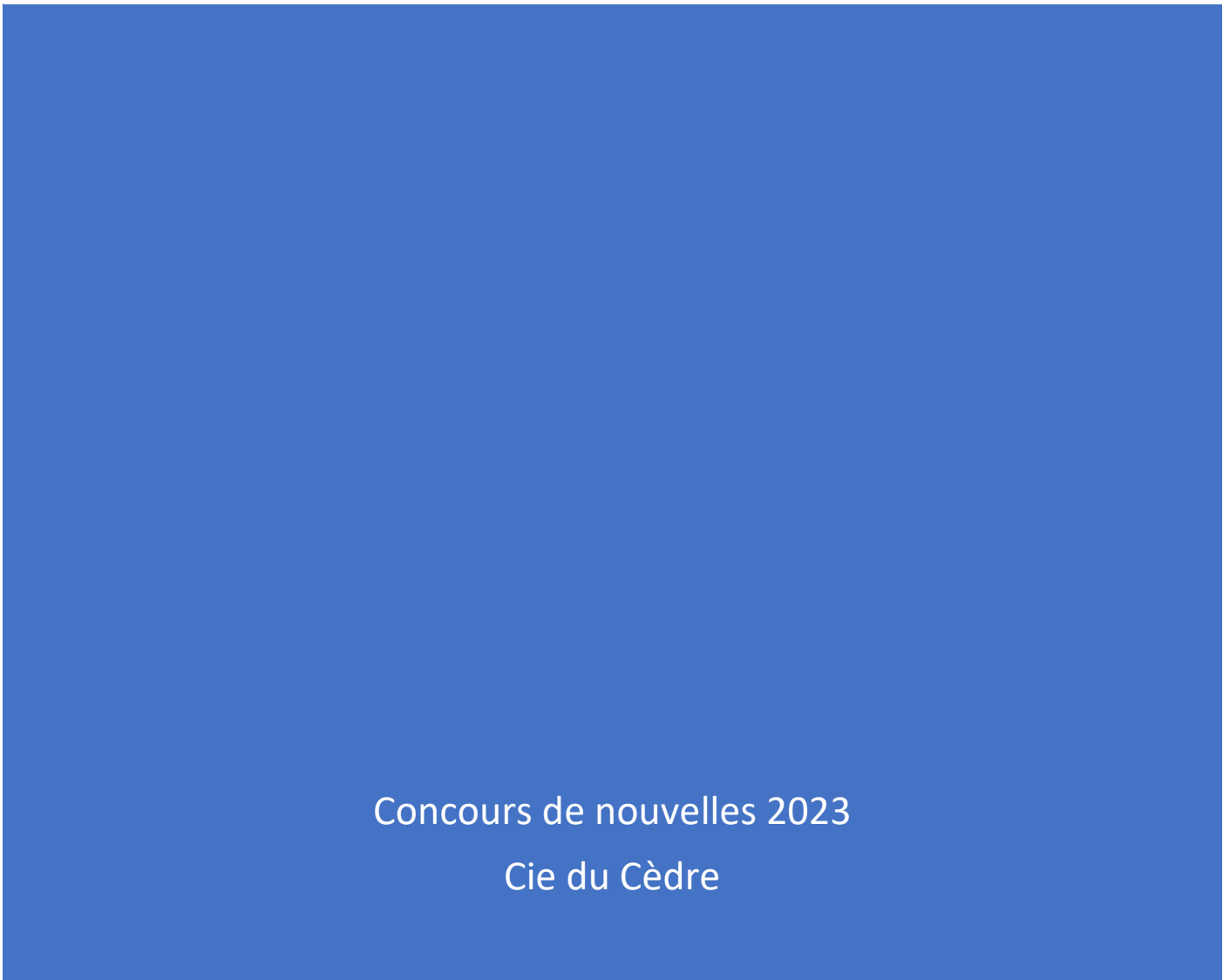




UNE GOUTTE DE SOUVENIR.S –  
12 539 SIGNES



Concours de nouvelles 2023  
Cie du Cèdre

Elle était plantée au milieu de la chaussée, les pieds nus dans une flaque d'eau. Suspendue. Paralysée. Le cerveau gelé comme ses orteils qui avaient rougi et gonflé. Elle ne pouvait plus bouger. Le froid engourdisait de plus en plus ses pensées. Sur les pores de sa peau, la fraîcheur de la pluie fine, brumisée en continu par le ciel depuis le matin, embuait son corps d'une sensation glacée. Toutefois, ce n'était pas si désagréable... et puis, elle l'avait recherchée. Oui, véritablement, il ne faisait pas si froid. C'était une fin de journée de printemps qui avait viré gris cendre.

Où avait-elle laissé ses chaussures ?

Quelle drôle d'idée de s'inquiéter pour une paire de vieilles godasses éculées et très usées dont personne ne voudrait. Godasse. Ce terme, elle l'avait appris récemment. Elle aimait le sifflement du mot entre ses dents. Godasssse... Un serpent qui se faufile entre les buissons. Godasssse... Un esprit furtif qui passe par là. Comme dans les récits de son enfance... Elle avait toujours aimé marcher les pieds nus. Mais c'était avant, ailleurs. Ces godasses l'avaient accompagnée dans tous les moments de sa vie depuis son arrivée dans ce pays. C'était le premier cadeau que lui avait donné la vieille femme.

Ronci.

Une rencontre inespérée, un don du ciel.

Elle se souvenait de chaque détail. Le temps n'avait rien effacé.

Elle plongea les yeux fermés dans le passé.

Des bulles de souvenirs remontèrent à la surface du présent.

...Elle était épuisée, sans force après avoir marché, marché... Longtemps. Sans repos, toujours vigilante. Ne jamais baisser la garde, une autre expression que lui avait appris ce pays où le langage est souvent une arme. Un jour semblable à celui-ci, alors qu'il avait plu toute la journée, une pluie incessante avec de grosses gouttes, elle avait trouvé refuge dans une grange près d'une maison de pierre. Malgré la fatigue, elle s'était arrêtée pour admirer l'exubérante glycine qui ponctuait de touches de mauve une partie de la façade. L'odeur sucrée des fleurs avait explosé dans ses narines, elle l'avait apaisée à la manière d'un baume sur une plaie à vif. Ses pieds étaient douloureux, la chair entaillée de mille blessures, car il y avait des semaines que ses dernières semelles avaient abandonné la course vers la liberté. Dans la grange, la chaleur dégagée par le foin l'avait bercée jusqu'au petit matin tandis que la pluie tambourinait doucement sur le toit de tuiles.

Elle s'était endormie.

Profondément.

À son réveil, une paire de chaussures en cordes attendait posée sur le foin. Sa paire de godasses égarées ! Elle les avait essayées sans s'étonner de les trouver là. La fatigue avait dû émousser sa méfiance. Elles s'étaient adaptées à ses pieds parfaitement ! Tout à côté patientait un panier d'osier tressé recouvert d'un torchon blanc. Il contenait un morceau de pain frais, un oignon, un œuf et une pomme. Une nature morte faite pour redonner de la force à la vie. Elle avait frotté ses paupières, incrédule. Son inquiétude l'avait poussée à se lever pour inspecter la grange et ses recoins. Elle était seule. Alors son envie de croquer dans ce festin avait été plus forte que sa raison. C'était son premier vrai repas depuis des mois, de longs mois à chaparder de-ci de-là ce que les autres ne voulaient plus, les déchets, les rejets qui débordaient car ici même les poubelles étaient abondantes.

Rassasiée, elle s'était laissée tomber dans l'herbe séchée, les bras ouverts en croix, soulevant un voile de poussière qui avait scintillé dans le rayon de soleil filtrant entre les planches disjointes des portes de bois. Et là, les unes après les autres, les larmes retenues tout au long de son interminable fuite s'étaient écoulées, glissant le long de sa pommette jusqu'à s'infiltrer dans sa bouche. Le liquide salé lui avait rappelé qu'elle avait soif. Soif de vivre, de survivre, de boire la vie après avoir risqué la mort tant de fois... Elle avait passé sa langue sur ses lèvres desséchées. Une bouteille reposait dans un morceau de glace. De minuscules bulles d'air y étaient emprisonnées. On aurait dit des milliers de constellations. Elle s'était désaltérée de son eau aromatisée de zestes d'agrumes. Cet arôme familier lui avait vrillé le cœur. Fugacement, elle avait revu les orangers en fleurs à l'arrière de sa maison, la récolte des fruits gorgés de jus. Elle avait entendu les rires joyeux... Aussitôt, elle avait refermé le coffre de sa mémoire, et bouche grande ouverte, avait laissé déborder le précieux liquide telle une crue dégueulant son haut débit à la fin de l'hiver. Quelque chose, à ce moment-là, avait cédé à l'intérieur d'elle-même. Un autre barrage allait déverser sa rage... Ce fut alors que la porte de la grange s'était ouverte.

Une silhouette un peu déformée était apparue. Celle d'une vieille femme voûtée au visage raviné. Il ressemblait aux rochers des montagnes de son pays fissurés par le passage du torrent. De profonds sillons y creusaient un paysage mystérieux dessinant des ombres autour de ses yeux aussi ardent qu'un feu de Bengale. Ils brillaient tel un phare au milieu de la nuit. Une confiance immédiate s'était installée. Et sa résistance s'était brisée...

Elle sourit, pensive. Son cerveau dégelait. Mais ses pieds...

Elle pencha la tête et ses yeux tombèrent sur ses orteils. Elle les observa attentivement. Leur couleur rouge n'était pas uniforme. Elle tirait vers le vermillon au niveau des premières phalanges et s'atténuait en dégradé de rose vers l'extrémité, tout près des ongles qui devenaient presque diaphanes. C'était joli à regarder. Elle avait dû rester figée un bon moment pour qu'ils aient cet aspect-là. D'orteils, ils n'avaient plus que le nom. Ils ressemblaient plutôt aux saucisses boudinées que la vieille femme lui avait données à manger les jours qui avaient suivi son arrivée. Toujours affamée, elle n'avait surtout pas demandé quelle matière animale les constituait. Elle les avait dévorées de cette faim vorace qui déchiquette les bonnes manières et les convictions philosophiques ou religieuses.

Elle inspira profondément. Son nez se chargea de toutes les fragrances de ce petit bout de chemin qui ne menait nulle part. Elle pivota sa tête à droite, à gauche. Aucune âme autre que la sienne alentour. Aucun bruit. Non, ce n'était pas vrai. Il y avait le bruit clair de la goutte d'eau qui s'épanche du trop-plein du ciel. Chez elle, là-bas, c'était un signe de joie. Un moment de bonheur. La pluie était rare. Les gens l'espéraient, l'attendaient avec respect. Pour capter le bruit de la goutte, il fallait être attentif. Peu de gens y parvenait. Mais elle, elle l'entendait aussi fort que résonnait le timbre de la cloche de l'église du patelin voisin. Elle voulait s'imprégner du son de la goutte d'eau et des odeurs du chemin à tout jamais...

La vieille femme l'avait recueillie sans lui poser de questions. Au premier coup d'œil, elle avait deviné le chemin de croix parcouru par celle trouvée endormie dans son foin. C'était Mango, son chien, qui était venue l'alerter. L'animal ne semblait pas inquiet. Il est vrai que l'intruse ne faisait pas bien peur à voir. On aurait dit un jeune chat maigrelet, le poil emmêlé, le corps écorché par les épines rencontrées sur sa route. Un sommeil de plomb. Une respiration régulière. Et un sourire d'ange s'esquissant un bref instant... La vieille femme se retrouva sans doute dans l'être abimée que le destin avait amené jusqu'à sa porte. Pour sûr, elle était âgée maintenant mais quatre-vingts ans plus tôt, elle aussi avait parcouru du chemin pour parvenir dans ce trou paumé mais protégé. Et celle-ci qui gisait là à ses pieds lui rappelait ce qu'elle avait été. La même ne s'était pas réveillée. Plus tard, elle saurait son nom. Elle-même se nommait Pilar de los Remedios Alicia Rodriga Varo y Uranga mais ses amis l'appelaient Ronci. Elle s'en était allé sans refermer la porte de sa maison dégoulinante de pétales au parfum entêtant. Il avait fallu trois jours à la sauvageonne pour enfin franchir le seuil de sa cuisine.

La vieille femme lui avait fait penser à sa Babochi, sa mémé à elle dont la tombe était un amas de béton, un chaos de poussière, un amalgame de munition. L'apocalypse avait duré toute la nuit. Parfois, le goût du sang et de la poudre envahissait encore sa langue. Elle avait dû fuir et se résoudre à tout laisser derrière elle. Faut dire qu'il ne restait pas grand-chose à emporter. La France, belle, grande et libre l'attendait. Ainsi, la destinée avait réuni ces deux femmes qui, chacune à leur tour, avaient connu l'horreur de la guerre, la peur et l'exil. Un soir, après dîner, Ronci lui avait raconté la traversée des Pyrénées. Février 39. La défaite. La morsure de l'hiver. Les pieds dans la neige. Ils étaient des milliers, partis avec rien. Elle avait dix-sept ans. Ce serait facile de refaire sa vie une fois la frontière franchie. Jamais, elle n'avait imaginé que l'horreur eut pu se trouver de l'autre côté du mur de roches. La traversée avait été terrible. Puis, il y eut les camps. Argelès d'abord puis Rivesaltes. Traversés par le souffle glacé de la Tramontane. La faim. La maladie. Les enfants qui crevaient à peine sortis du ventre de leur mère. Le désespoir. Alors, la vieille, elle comprenait. Elle ne jugeait pas. Elle n'avait pas oublié. Les brimades, les insultes, le manque, l'insécurité. Et surtout la traversée des Pyrénées. Elles étaient pareilles. Deux exilées. Une histoire qui se répétait. Et la vieille aux yeux rendus opaques par les années avait versé des larmes de compassion.

« Pour laver le chagrin », lui avait-elle expliqué alors qu'elles marchaient sur cette même chaussée aux pavés irréguliers, « il faut rester les pieds nus dans une flaque nouvellement née. C'est le lavement des pieds des déracinés », avait-elle clamé en martelant le sol de sa canne.

Voilà pourquoi elle s'était séparée de ses godasses, et qu'elle ne savait plus ni où ni quand. Car elle avait un chagrin bien plus grand que le colosse à la crête enneigée qui dominait l'horizon. La vieille, sa vieille... était partie rejoindre les anges et tous ceux qu'elle avait perdus.

Cela faisait maintenant quinze jours que Mango refusait de s'alimenter. Autant de jours qu'elle fleurissait le tertre recouvert de graminées où s'érigait en guise de croix une canne en bois. Son phare éclairant la nuit, étouffant ses cauchemars de sa lumière pleine de tendresse, ne brillait plus. La vieille femme avait tout donné à celle qui n'était qu'une étrangère, qui parlait en roulant les r. Elle avait pansé ses blessures, construit un havre de paix joyeux autour de son cœur. Elle l'avait nourrie de son amour inconditionnel. Elle lui avait appris à reprendre goût à la vie et à construire un avenir. Elle l'avait instruite de petits riens et de grands beaucoup : écrire la langue de Molière, écouter les oiseaux, repérer l'étoile qui scintillait au-dessus de son pays, cette autre qui marquait les limites de la ferme, et prêter l'oreille au chant de la goutte d'eau.

La guerre était finie, elle allait bientôt retourner chez elle. Elle ne voulait rien oublier de ce petit coin du pays qui avait été le sien le temps de son exode. Alors elle avait ôté ses godasses. Ses racines, nouvelles, pas fragiles, se gorgeaient de la sève de ses souvenirs et du regard de la vieille. Une dernière fois, elle tendit l'oreille en fermant les yeux. Une dernière fois, elle gonfla les alvéoles de ses poumons du parfum fleuri distillé par l'air humide. Quand une langue râpeuse lui lécha la jambe, suivie d'un gémissement insistant.

Elle rouvrit les yeux. Sortit de sa plongée aveugle.

Au loin, une silhouette se dessinait dans la lumière descendante de cette fin de journée qui virait écarlate. Elle avançait, hésitante. Le chien jappa d'encouragement. Une autre silhouette jaillit de derrière un fourré. C'était un jeune garçon de sept ou huit ans. Guère plus. L'homme cria mais l'enfant se mit à courir. L'animal se positionna, assis sur son arrière-train, devant un panneau de signalisation.

Mango, bon chien...

En bordure de la route, le panneau indiquait « Bienvenue au Refuge des exilés, déracinés et autres marcheurs du monde. Chez Ronci et Nawëlla ». En plusieurs langues. Tout à côté, il y avait un plein panier de chaussures cirées et de sandales à lacet... et un autre débordant de pain frais, de pommes et de bouteilles d'eau aromatisées.

Le chien tourna sa gueule vers elle, la langue pendante mais l'œil vigoureux.

Elle huma l'air. Le parfum des glycines n'avait jamais été aussi fort.